

45 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi que vous, je sens qu'il est bien mieux
De prendre un ton & de parler aux yeux.
Puisque j'ai vu Mondor qui sort de terre,
Grace au galon, sans talens, sans ayeux,
Marcher l'égal d'un Pair de l'Angleterre,

Honnêtes gens, donnez-moi vos avis ;
Je me mettrai, vous pourrez me connoître,
Sous vos drapeaux je brûle de paroître.
J'attends réponse. . . & vous êtes polis.

Par le même.

ELEGIE VIe. du livre 1. de Tibule.

*Tibule célèbre le jour de la naissance de
Messala.*

*Traduction par M. P**.*

*Hunc cecinere diem Parca fatalis nentes
stamina, &c.*

LES Parques, en filant la trame des destinées qu'aucun dieu ne peut rompre, ont annoncé ce beau jour ; elles ont prédit qu'il naîtroit un héros qui dompteroit les peuples de l'Aquitaine, & qui se rendroit redoutable à l'Adour, soumis à ses armes victorieuses : ces faits sont arrivés : la

Jeunesse Romaine a vu de nouveaux triomphes & des chefs les bras chargés de chaînes. Pour vous, Messala, le front couronné d'un laurier vainqueur, vous avanciez sur un char d'ivoire, attelé de chevaux blancs. J'ai eu quelque part à votre gloire; la ville de Tarbes & les Monts Pyrénées en furent témoins, ainsi que les rivages de la mer de Saintonge, comme aussi la Saone, le Rhône rapide, la Garonne & la Loire, qui de ses eaux claires, arrose le pays des Carnutes. (1) Vous chanterai-je aussi, fleuve de Cynac, vous, qui d'un cours paisible, épanchez, dans d'agréables vallons, vos limpides ondes? Dirai-je dans quel espace le froid Taurus, qui porte son sommet dans les nues, s'étend sur la Cilicie? Que raconterai-je des colombes sacrées de la Palestine, qui révéraée du Syrien, vole, de ville en ville, sans danger d'aucune atteinte? Dirai-je comme Tyr, qui, la première, osa confier un navire au souffle des vents, domine de ses hautes tours la vaste Méditerranée? Parlerai-je de la fertilité du Nil, qui de ses tièdes ondes, abreuve les campagnes, lorsque les ar-

(1) Aujourd'hui le Pays Chartrain.

48 MERCURE DE FRANCE.

deurs de la canicule font entr'ouvrir la terre aride ? Puissant fleuve , pourrai-je dire quelle est la cause qui te produit , & dans quelle contrée est placée ta source ? Grace à tes eaux fécondes , le pays qu'elles arrosent ne demande jamais de pluies , & l'herbe desséchée ne sollicite pas les secours du pluvieux Jupiter ; la jeunesse Egyptienne , instruite dans les mystères religieux du bœuf de Memphis , célèbre tes bienfaits , & tu fais , ainsi qu'Osiris , le sujet de ses hymnes & l'objet de sa reconnaissance. Osiris fut le premier qui d'une main industrieuse , façonna une charrue , & qui , avec le coutre , essaya de se rendre la terre favorable. Il fut le premier qui lui confia les semences des plantes , & qui cueillit des fruits sur des arbres inconnus (1) avant lui. Il apprit comme on peut soutenir la vigne , encore jeune , par des échelats , & il enseigna l'usage de la faux pour couper l'herbe des prés. Ce fut la première fois que la grappe , venue à sa maturité & foulée par des hommes rustiques , exprima pour Osiris son jus agréable. Dans la joie qu'inspira

(1) *Inconnus* , parce que la culture donne des espèces nouvelles.

cette

cette liqueur, on apprend, par le chant, à donner à la voix différentes inflexions, & à plier les membres du corps, tout inhabiles qu'ils étoient, à des mouvemens réglés & cadencés; ainsi le laboureur, fatigué d'un long travail, trouva dans les dons de Bacchus un remède à ses peines. Le vin procure du soulagement à un infortuné, quoiqu'une cruelle chaîne retienne au tour de ses jambes.

Osiris, on ne vous voit point entouré des noirs chagrins ni des tristes soucis; mais, avec un visage riant, vous menez à votre suite le chant, la danse, l'amour galant & volage: des fleurs diverses courent avec le lierre votre front toujours serein; on vous voit avec une robe couleur de safran, qui se répand avec grace sur vos pieds délicats; vos habits sont peints de la pourpre de Tyr; vous aimez à entendre le doux son de la flûte, & dans la célébration de vos mystères, on n'oublie point les petites corbeilles: Venez, aimable Osiris, & les tempes arrosés de vin, faites, en l'honneur de Genius, naître, par votre présence, des danses & des jeux. Que ses cheveux soient parfumés d'essences précieuses; que sa tête & son col soient ornés de guirlandes; offrez-vous aujour-

50 MERCURE DE FRANCE.

d'hui sous cette parure , je ferai brûler en votre honneur de l'encens , & je vous offrirai des gâteaux faits de miel de Mopse. Pour vous , Messala , mes vœux sont que votre postérité , devenue nombreuse , ajoute encore , par ses actions , à la gloire de son auteur. Puissiez-vous , arrivé à une heureuse vieillesse , vous voir environné d'aimables enfans qui s'empressent de vous marquer leurs respects ! Les chemins qui conduisent de Tusculanum à cet endroit , qui est l'ancien domaine de la ville d'Albe , seront long-tems des témoignages sensibles de votre magnificence ; car c'est par vos soins & par vos largesses qu'ont été rassemblés tous les matériaux qui en assurent , avec beaucoup d'art , la durée & la solidité. Le laboureur chantera vos louanges , lorsque sur le soir , revenant de la ville , il fera sa route commodément & sans fatigue. O fortuné jour , qu'on doit encore long-tems célébrer , revenez toujours plus brillant !

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du premier volume du mois de Janvier 1773 , est *Moulin* (à vent) ; celui de la seconde est la *Chandelle* ; celui de

JANVIER. 1773. 31

la troisième est la *Plume*. Le mot du premier logogryphe est *Héliotrope*, où se trouvent *pie*, *pôle*, *Loth*, *Elie*, *Loire*, *porto*, *Ortie*, *poire*, *poêle*, *trio*, *or*, *poète*, *port*, *pole*, *Eole*; celui du second est *Réflexion*, où l'on trouve *Ré*, *Elie*, *Felix*, *florin*, *Flore*, *Eole*, *Roi*, *Reine*, *Noël*, *Eloi*, *Noé*, *Lin*, *if*, *noix*, *or*, *fer*, *œil*, *lion*, *exil*, *enfer*, *io*, *oie*, *fil*, *fler*, *loi* & *foi*; celui du troisième est *Porte*, où se trouve *port*.

É N I G M E.

ECOUTEZ-MOI, beau sexe d'alentour;
Plaire à vos yeux est le but où j'aspire:
Ma vie est courte, & dans le même jour
Je nais, je crois, je vicillis & j'expire.

Pour être bien, il faut que je sois frais;
Qu'on me choisisse une couleur brillante;
Mais quelquefois, quoique fort laid, je plais;
Et c'est selon la main qui me présente.

C'est dans les prés que le berger me prend;
Mais que je suis différent à la ville!
Là je deviens, chez l'amant opulent,
Lettre-de-change; & j'en suis plus utile.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Le bel esprit met la plume à la main ,
Rime des mots pour me faire paroître ;
Mais je retourne à mon premier destin ;
Le même jour me voit mourir & naître.

Par M. Rangier.

A U T R E.

ON trouve en moi , lecteur , un être singulier.
Quelque fois je suis mâle & quelquefois femelle :
On craint , on hait Monsieur comme Mademoi-
selle ;

Tous deux plaisent pourtant , mais en particu-
lier.

Je t'inquiète , ami ; mais creuse ta cervelle ,
Et suis de point en point ma peinture fidelle.

Monsieur est enjoué , malin , vif , étourdi ;
Mais tout cela n'est rien , ou pure bagatelle.

Tu le connoîtras mieux au seul trait de hardi ,

Au moins si l'on en croit un fort juste proverbe ,

Qui dit . . . mais taisons-nous : c'est un serpent sous
l'herbe ,

Et j'allois le montrer . . . Sous l'aspect féminin

Je ne le cède pas au genre masculin.

Sitôt que je suis née , on me cherche , on se hâte ;

Et , sans examiner ma taille ou ma blancheur ,

Chacun, des yeux, des mains, & me voit & me
tâte;

Ma jeunesse me vaut un si frivole honneur.

Mais, par ma sœur, bientôt je me vois éclipée :

Cependant (quoiqu'alors je sois presque oubliée)

Sommes-nous dos à-dos cette suivante & moi ?

Nous devenons un tout inséparable en soi.

Enfin, par-tout le monde exilée & perdue,

Je vais chercher fortune au milieu de la rue.

A U T R E.

JE suis rond & de forme ovale :

Ma blancheur égale le lis ;

Souvent d'un morceau l'on m'avale,

Et, d'autres fois, on en fait plus de dix.

Ma mère est grasse, & je suis maigre :

Elle ne me fait qu'en chantant ;

Mais alors sa voix assez aigre,

Annonce son enfantement.

Suis-je fait ? elle m'abandonne.

Sa tendresse est bientôt à bout.

Pris dans l'instant, sans que rien m'affaïsonne ;

Je ne flatte pas trop le goût.

En vieillissant, j'acquires une couronne

Qui me fait mépriser par-tout.

Deux couleurs font ma consistance.

54 MERCURE DE FRANCE.

Quand on détruit mon existence,
L'on feroit de mon cuir un millier de morceaux.
Ce cuir entier, quoique très-mince,
Pourvu qu'en son sens on le pince,
Porteroit les plus lourds fardeaux.
Je respire sans ouverture ;
Mon habit est fait sans couture,
Et ma chemise est d'un lin transparent ;
Fait sans couture également.
Je suis formé de ma nature
Sans os, sans nerfs, sans chevelure ;
Mais un moteur, qu'en moi l'on rencontre à pro-
pos,
Produit des nerfs, du sang, des muscles & des os.
Actu, comme du tems d'Ovide,
Mon ventre est toujours liquide ;
Mais, dès que mon corps ressent
L'effet de certain élément,
Tout aussi-tôt il se condense,
Et prend certaine consistance.
Par mon nom les êtres divers
Sont existans dans l'Univers ;
Et sans mon nom, dans la machine ronde,
On ne peupleroit pas le monde.
Occupe donc, lecteur, à l'explication
Ta vaste imagination ;
Mais, en fouillant dans ce sombre grimoire,
Si tu me prends, souviens-toi qu'il faut boire.

Par M. S. S., avocat de Lyon.

 LOGOGYPHE.

Plus d'une fois je fus funcste
 Au guerrier le plus valeureux :
 Coupe ma queue , & du reste
 Amuse-toi si tu veux.

*Par M. le Marquis de * * * ,
 à Nantes.*

AUTRE.

Que je sois ovale ou bien rond ;
 Grand, petit, large, étroit ou long ;
 D'argent, de bois, de cuivre, ou d'argille ou de
 verre,
 Que t'importent, lecteur, ma forme & ma ma-
 tière,
 Pourvu qu'à ton utilité
 Serve bien ma capacité ?
 Des genres mon nom vague appartient à la classe.
 Fais faire, par plaisir, à mon corps, volte face
 Des pieds en remontant au chef,

C i v

56 MERCURE DE FRANCE.

Quelle métamorphose étrange !
Je deviens des gourmands le patron & le chef ;
Qui , pour un dîner mince & bref ,
Fit un extravagant échange.
Quel aîné possesseur de fief
De nos jours le brocante à ce prix & le mange ?

Par un Anonyme Limousin.

A U T R E .

O N me fait assez triste mine ,
Quoique les dons que je destine
Preignent leur source dans mon cœur.
Et de mon sort on peut conclure
Que , qui fait rendre avec usure,
Ne fut jamais en bonne odeur.
J'en ai déjà trop dit sans doute ,
Lecteur , & tu me reconnois !
N'importe , un rien peut te mettre en déroute :
Vois-moi donc sous de nouveaux traits.
Tantôt je suis reptile méprisable ,
Tantôt esprit sublime & créateur ;
Ici j'égaie & ranime le cœur ,

Là , je le flétris & l'accable ;
Ici ma noirceur est notable ,
Là , j'éblouis par ma blancheur ;
Tantôt mon sein porte l'orage ,
Tantôt j'annonce la gâité ;
Ici j'ai , pour mon appanage ,
Une suprême autorité ;
Là , certaine fatalité
Réduit mon sort à l'esclavage ;
Ici , je suis gage de sûreté ,
Là , je ne cherche qu'à surprendre ;
Ici , sans voix je fais me faire entendre ,
Là , dans ma voix gît mon habileté :
Voilà , lecteur , bien du mystère ;
Mais , pour débrouiller ce cahos ,
Ne vas pas me rompre en visière
Et te roidir mal-à-propos :
Je ne montre mon savoir faire
Qu'à ceux qui me tournent le dos.

*Par M. R** , de l'Aquitaine , doyen
des T** de F** , de Limoges.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Traité de Plutarque, sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami, & le Banquet des sept Sages*; dialogue du même auteur, revu & corrigé sur des manuscrits de la bibliothèque du Roi, avec une version française & des notes. A Paris, de l'imprimerie royale; 1772; & se trouve chez Panckoucke, libraire, rue des Poitevins.

EN faisant réimprimer à part ces deux ouvrages de Plutarque, M. du Theil, déjà connu par une traduction des *Coëphores*, tragédie d'Eschyle, dont nous avons rendu compte lorsqu'elle parut, s'est uniquement proposé de répondre au vœu de plusieurs savans, qui ont paru désirer qu'on donnât séparément quelques traités de ce judicieux écrivain.

Ce vœu est d'autant plus juste, que la traduction d'Amyot, trop souvent infidèle, &, d'autres fois, assez scrupuleusement exacte pour laisser subsister la longueur des phrases de Plutarque, surchar-

* *Cet Article & le suivant sont de M. de la Harpe.*

gées d'idées accessoires, & de raisonnemens dont la chaîne semble être interrompue, fait perdre aux amateurs de la vraie philosophie une partie du plaisir qu'ils devraient trouver dans la lecture des *œuvres morales*.

Le nouveau traducteur a essayé de lever ces obstacles, & de mettre Plutarque à la portée des lecteurs les moins attentifs. Le choix qu'il a fait du traité *sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*, est justifié par l'estime particulière que les gens de lettres ont toujours faite de cet ouvrage. Non-seulement la morale la plus pure y est établie sur les raisonnemens les plus solides ; mais les moindres nuances des passions qui agitent le cœur humain, y sont saisies avec une extrême finesse, & présentées avec une vérité frappante. Il n'est guères possible de donner un extrait de ce traité : les ouvrages de raisonnement perdent trop par le retranchement d'une seule phrase ; & dans celui-ci sur-tout, les parties sont tellement liées ensemble, & si dépendantes l'une de l'autre, qu'il est même difficile d'en détacher quelques morceaux pour faire connaître la manière du traducteur. Nous essayerons néanmoins de transcrire quelques-uns des articles qui

nous ont paru pouvoir être plus aisément séparés du tout.

Après avoir insisté sur le danger des louanges qui donnent au vice le nom de la vertu, Plutarque expose les différentes adresses du flatteur à déguiser ses éloges.

« Il faut donc principalement se garder
 » des éloges du flatteur : & lui même le
 » fait bien ; car, toujours habile à prévenir
 » le soupçon, s'il ose se donner carrière,
 » c'est vis à vis d'un sot ou d'un riche
 » imbécille. . . . Mais à quelqu'un plus
 » avisé, qu'il voit en garde sur cet arti-
 » cle, il ne présente point directement la
 » louange ; il l'amène par de longs dé-
 » tours, & s'approche insensiblement de
 » l'animal rétif qu'il veut caresser pour
 » essayer de l'appriivoiser. Tantôt, comme
 » un orateur, employant la prosopopée,
 » il met vos louanges dans la bouche
 » d'autrui, & vous dit qu'avec plaisir il
 » a rencontré des étrangers, des gens de
 » mérite qui parloient de vous avec au-
 » tant de respect que d'admiration. Tan-
 » tôt feignant de vous rapporter une lé-
 » gère calomnie, qu'il aura lui même in-
 » ventée tout exprès, il vient avec em-
 » pressement vous demander s'il est vrai
 » que vous ayez fait telle chose, ou l'avez

» dite; & lorsque vous vous en défendez,
 » comme il est naturel, il part delà pour
 » se répandre en éloges: *En effet, j'étois*
 » *étonné que vous eussiez dit du mal d'un*
 » *ami, vous qui n'en dites point d'un en-*
 » *nemi; que vous eussiez fait tort à quel-*
 » *qu'un, vous qui donnez du vôtre si faci-*
 » *lement.* Un autre, à l'exemple des pein-
 » tres qui renforcent un effet de lumière
 » par des ombres rapprochées, nourrira
 » les vices, sans qu'on le sache, en af-
 » fectant de blâmer, de mépriser, de
 » calomnier, de ridiculiser les vertus
 » contraires. Devant l'homme débauché,
 » méchant, avide, qui sacrifie tout à sa
 » fortune, il traitera la sagesse de sottise,
 » la modération & la justice de foiblesse
 » & d'incapacité. Vis-à-vis de l'indolent,
 » du paresseux qui fuit les affaires, il ne
 » rougira point d'appeler les soins du
 » gouvernement, une intrigue fatigante,
 » & l'amour de la gloire, une stérile va-
 » nité: pour plaire au Rhéteur, il rabais-
 » sera le philosophe & réussira près des
 » femmes galantes, en accusant l'épouse
 » sage & fidèle d'être insensible & sau-
 » vage. »

Ailleurs un des moyens qu'il indique
 pour démasquer le flatteur quand il veut

62 MERCURE DE FRANCE.

paraître user de franchise, & nous reprendre, comme ferait un ami véritable, c'est d'examiner si cette franchise ne porte point à faux, c'est-à-dire sur un défaut contraire à celui que nous avons. « Ce qui
» devient dangereux pour ceux qui ne
» sont point sur leurs gardes, c'est lorsqu'on ose les accuser des passions & des
» vices contraires à ceux qu'ils ont, comme cet Himérien qui reprochoit au riche d'Athènes le moins généreux & le
» plus intéressé, sa négligence & la prodigalité capable de le ruiner avec ses enfans;
» lorsqu'on reprend avec une espèce d'aigreur les prodigues & les dissipateurs
» de leur patrimoine, comme Titus Petronius reprenoit Néron; lorsqu'à des
» Princes féroces & cruels envers leurs
» sujets, on conseille de moins écouter
» une douceur excessive, une clémence
» aussi déplacée que mal entendue. Il en
» est de même, si devant un homme simple & sans finesse, on affecte de craindre sa malice & de s'en défier, si lorsqu'un envieux, toujours prêt d'ailleurs
» à médire & à blamer, se trouve forcé
» dans un moment de louer quelqu'un de
» célèbre, on le contredit, on l'entreprind
» sur le défaut qu'il a de tout louer : *Vous*

» voilà , louant à tout propos des gens sans
 » valeur ; car enfin qu'est-ce donc que cet
 » homme ? qu'a-t-il fait , qu'a-t-il dit de si
 » beau ? C'est sur-tout dans les affaires de
 » cœur qu'on attaque & qu'on enflamme
 » ceux que l'on cherche à flatter. Les voit-
 » on se brouiller avec un frère , mépriser
 » une famille , outrager une épouse , loin
 » de les ramener & de les rappeler à eux-
 » mêmes , on les anime davantage. C'est
 » ne pas se sentir ; c'est votre faute , par
 » vos complaisances éternelles & votre sou-
 » mission. Ont-ils un mouvement de co-
 » lère & de jalousie contre une courtisan-
 » ne , une maîtresse aimée ? aussi tôt , avec
 » un noble courage , pour attiser un feu
 » trop ardent , on la justifie ; on accuse l'a-
 » mant d'aimer faiblement , d'en agir
 » d'une manière indigne & trop dure :
 » L'ingrat , après tant de baisers ! Ainsi
 » lorsqu'Antoine amoureux brûlait pour
 » Cléopâtre , on l'assuroit de l'amour de
 » cette Egyptienne , qu'il ne payait , di-
 » fait-on , que de mépris & d'insensibilité.
 » Elle abandonne un vaste royaume , re-
 » nonce aux plaisirs de sa cour , & , pour
 » vous suivre dans un camp , laisse flétrir
 » ses appas & sa réputation : mais vous
 » avez un cœur que rien ne peut charmer ;

64 MERCURE DE FRANCE.

» & vous méprisez sa douleur. Voilà com-
» me le Triumvir flatté secrètement d'être
» accusé d'injustice, plus content d'être
» blâmé, qu'il ne l'eût été d'être approu-
» vé, était, sans le savoir, perverti par
» celui même qui paraissait l'avertir de
» ses torts. Une telle franchise ressemble
» aux morsures passionnées des femmes,
» dont l'impression qui paraît doulou-
» reuse, ne fait qu'enflammer l'ardeur
» qui nous porte au plaisir; & bien qu'elle
» dût être le contre-poison de la flatterie,
» elle donne aux méchans le moyen de
» flatter davantage. Ainsi le vin, quoiqu'il
» soit par lui-même un antidote contre
» la ciguë, ne sert néanmoins, lorsqu'on
» le mêle avec ce poison, qu'à le rendre
» plus efficace & plus sûr, en lui commu-
» niquant un feu qui le porte rapidement
» jusqu'au cœur. »

A la suite de ce traité aussi intéressant qu'utile, se trouvent des *recherches sur les Parasites & les flatteurs proprement dits chez les Grecs*. L'auteur, en publiant ces recherches qu'il annonce comme un léger échantillon du tableau général de la vie privée des Athéniens, qu'il se propose de donner un jour au Public, semble n'avoir eu d'autre but que d'éclaircir un passage

dans lequel Plutarque confond le parasite avec le flatteur. Mais il a fait en même-tems la peinture des mœurs & du caractère de ceux que les Grecs désignaient par l'un ou par l'autre de ces noms. Après avoir donné l'étymologie du mot *Parasite* & montré que ce nom prodigué dans la suite aux plus vils des hommes, fut long-tems respectable & sacré, il explique comment les Grecs le confondirent insensiblement avec celui de *flatteur*. Il rapporte ensuite un grand nombre de traits ou plaisans ou bouffons, qui peignent ces hommes méprisables, dont l'unique emploi était de chercher à vivre aux dépens d'autrui, & de mériter, à force de bassesses, d'être admis à la table des riches.

Ce traité est terminé par un hymne qui fut chanté en l'honneur de Démetrius Poliorcete, lorsqu'il entra dans Athènes. On ne lira point sans indignation ce monument de la flatterie des Athéniens; & les admirateurs de ce peuple célèbre verront avec douleur combien la postérité des vainqueurs de Marathon & de Salamine avoit dégénéré. Cette pièce est traduite en vers français, ainsi que les fragmens des différens poëtes qui se trouvent cités soit dans le texte, soit dans les remarques.

Non que le traducteur, comme il le dit lui-même dans son avertissement, prétende au talent de la poésie; mais il a voulu donner à la traduction ce rapport de plus avec le texte; & certainement on doit lui savoir gré de la fidélité avec laquelle il a toujours exprimé le sens & la pensée, quelquefois même le mot de l'auteur Grec.

Le Banquet des sept Sages est le dernier morceau du recueil, & celui qui annonce le plus de travail de la part de l'éditeur. Le grand nombre de fautes & de lacunes qui se rencontrent dans les textes imprimés, en avaient jusqu'ici rendu la lecture extrêmement fatigante; trois manuscrits de la bibliothèque du Roi ont fourni de quoi réparer, en plusieurs endroits, l'injure des tems. Mais pour sentir le prix des variantes que l'éditeur a tirées de ces manuscrits, il faut absolument comparer le texte qu'il publie, avec les éditions précédentes. Les notes qu'il a jointes à la traduction, & qui sont en assez grand nombre, ne doivent point paraître superflues, à cause du soin qu'il a pris d'y rappeler les particularités les moins connues, concernant les personnages célèbres que Plutarque suppose rassemblés chez Pélian-

dre. Ce dialogue à pris son nom du festin que leur donna le tyran de Corynthe, & contient le récit de différens propos qui furent tenus pendant le repas. Nous nous bornerons à citer quelques unes des réponses qui nous ont paru les plus dignes des sages, dans la bouche de qui Plutarque les a mises.

« Amasis (c'est Niloxene qui parle à
 » Thalès), Amasis rend justice à vos
 » lumières mais on vous a fait
 » passer auprès de lui pour l'ennemi des
 » Rois, en lui rapportant plusieurs mots
 » injurieux que vous avez dits sur les
 » tyrans, * comme par exemple lorsque
 » l'Ionien Molpagore vous demanda ce
 » qui vous paroîtroit le plus étonnant
 » dans la vie, & que vous répondites
 » *de voir vieillir un tyran* : oubien encore
 » lorsqu'en un festin où l'on parloit du
 » naturel des animaux, vous dites que

NB. Il faut observer ici, comme le traducteur en avertit dans une note, que par le mot *Τύραννος*, que ne peut être rendu en français que par celui de *Tyran*, les Grecs entendaient, non pas seulement un Prince injuste & cruel, mais en général tout homme qui s'étoit emparé de l'autorité monarchique dans un état libre, sans qu'elle lui fût légitimement acquise, par le droit de succession ou d'élection, qui seul caractérisoit la royauté.